

MM. le Président et le Vice-Président du Jury, M. le Premier ministre, Mesdames et Messieurs les membres du jury, Mesdames et Messieurs,

Pouvoir prétendre monter à la Tribune de cette assemblée à la suite de tant de grands hommes constitue pour tout citoyen de cette République et même, je pense, tout citoyen du Monde, un honneur qui impose d'y mettre tout son cœur. Cette Tribune qui connut aux heures sombres comme aux triomphes, la force du verbe qui précède, soutient et provoque l'action véritable ; cette Tribune qui fut et demeure le théâtre d'une Histoire à laquelle nul être humain n'est étranger ; cette Tribune à laquelle il m'est donné de prétendre monter, ne saurait m'inspirer que trois choses auxquelles je vais tenter de me conformer : une langue soignée, un esprit raisonné et un propos incisif.

« Les mondialisations sont-elles vouées à l'échec ? » La question est posée. Et nul ne prétendra qu'elle n'est pas sévèrement posée. Plurielle. Fataliste. Pessimiste.

Plurielle d'abord. Les mondialisations. Alors que sans cesse média, unes, premières de couvertures, tracts et slogans ne parlent que de *La* mondialisation, voilà qu'on demande de parler *des* mondialisations. Quelles sont-elles *ces* mondialisations ? Il y a bien sûr celle dont on parle, « la nôtre », pourrait-on dire. Celle-là, bien sûr, nous l'évoquerons. Et puis il y a les autres, celles auxquelles on ne pense pas, celles auxquelles on ne pense plus. Elles sont, schématiquement, de deux ordres : mondialisations historiques, mondialisations techniques.

Fataliste ensuite. Vouées. Ce qu'on nous demande, semble-t-il, c'est de dire si oui ou non les mondialisations ont un destin inéluctable, un peu à la manière d'un Œdipe collectif. Cette question se rapproche quelque peu d'une phrase de Jean-Baptiste Duroselle, reprise ensuite par Paul Kennedy : « *Tout empire périra* ». Mise à l'interrogatif, elle donne ou peut donner : « les empires sont-ils voués à périr ? »

Or, nous avons une possibilité purement logique de répondre à cette question. Si je trouve un empire qui n'a pas péri, alors la phrase est fautive. Si je ne trouve aucun empire de ce type, alors la phrase est pour le moment vraie. Elle ne l'est pour toutes les époques futures, que si et seulement si je démontre qu'aucun empire ne peut éviter l'échec. Par exemple, si j'affirme que l'Humanité s'éteindra un jour, alors oui, tous les empires et toutes les mondialisations, humaines s'entend, sont vouées à l'échec. Mais cette logique permet également de proposer un empire qui réponde aux échecs du passé, qui tente une nouvelle fois de s'écarter de l'échec.

Gardons à l'esprit cette démarche logique pour la transposer à notre question.

Question plurielle et fataliste. **Question pessimiste enfin.** En effet, se demander si toutes les mondialisation sont vouées à l'échec semble postuler que toutes les mondialisations passées ont échoué, et que toute mondialisation en cours n'apparaît pas vraiment pérenne. En d'autres termes, on n'envisage pas, *a priori*, qu'une mondialisation puisse réussir. Mais la question est soulevée tout de même... qui permet de se dire *in fine* : les mondialisations sont vouées à l'échec... ou peut-être pas.

Forts de ces trois points d'appuis, nous pouvons nous positionner par rapport à cette question. C'est une question qui appelle une réponse par oui, elles le sont ou, non, elles ne le sont pas. Il est remarquable d'ailleurs qu'aucun mot du type « toutes » ou « forcément » n'accompagne la question. Cela nous permet d'y ajouter un « si » salvateur. Elles le sont si, Elles ne le sont pas si. Et c'est bien par la porte qu'ouvre ce « si » que la politique peut faire son entrée.

Commençons par frapper à cette porte en définissant notre terme principal. **Mondialisation**... au pluriel comme au singulier, voilà un terme qui ne se laisse pas dévoiler facilement. Mot nouveau, sa première occurrence semble dater de 1964, son usage s'est développé vers les années quatre-vingt. Je parle là de notre mondialisation, car c'est à elle que ce nom fut attribué en premier.

La mondialisation s'entend comme une série de mutations dans l'économie internationale qui tendent à créer un seul marché mondial pour les biens et les services, le travail et le capital. Il s'agit donc de l'extension des principes de l'économie de marché à toute la planète.

C'est à partir de cet exemple particulier que l'on peut définir les mondialisations de façon abstraite comme étant toute diffusion à l'échelle mondiale, et donc pas nécessairement à tout le monde *absolument* mais à une part significative de la planète, d'idées, de techniques ou d'autres choses.

Cette diffusion n'aura jamais pour autre support que l'intellect des individus, pour ne pas dire

trivialement leur cerveau. Ici naissent des représentations. De là partent tous les messages entre les hommes. Là, ces messages sont reçus. Mondialiser, c'est en fin de compte, introduire dans un nombre significatif d'intellects individuels, une représentation comparable d'un fait, d'un projet, d'une idée. De mondialisation, il ne peut être question sans une grande récurrence de visions communes.

Au fond, une mondialisation, c'est un élan vers l'universalité. C'est mettre le monde sur une même voie, tourné dans la même direction, les hommes avançant de conserve. Paul Valéry disait que l'homme a des songes et que ces songes peuvent donner lieu à des projets. Voilà, une mondialisation, c'est un songe universaliste. Devant une telle ambition, qui serait surpris par la longueur de la liste des tentatives avortées à peine pensées ou arrêtées par les innombrables obstacles qui peuvent s'opposer à pareil idéal ?

Une mondialisation, pour ne pas être vouée à l'échec, doit pouvoir prétendre durablement à cette universelle récurrence dans les intellects individuels qui l'appréhendent. Or, l'idée voulue comme universelle suppose une adéquation aussi forte que possible avec la réalité sans quoi elle s'expose tôt ou tard à un rejet. La réalité sensible d'abord, qui fait qu'une mondialisation totalement ignorante des lois physiques est vouée à l'échec, et cela doit nous interpeller sur les conséquences de nos activités sur l'environnement et le climat. La réalité humaine ensuite, réalité à la fois uniforme, nous sommes tous semblables, mais réalité très diverse également, nous sommes tous différents, de différentes cultures, de différentes conceptions. On peut donc dire qu'il faut savoir admettre que certains obstacles sont infranchissables, avoir le courage de s'attaquer à ceux qui ne le sont peut-être pas autant qu'on le pense, s'adapter aux conditions et aux opinions actuelles.

Pour les politiques que nous sommes, cela signifie un choix simple : soit on adapte son programme à ces conditions et à ces opinions, soit on considère chaque occasion parmi ces conditions et opinions pour faire un pas de plus dans la réalisation de notre programme. Inutile de vous dire que je choisis cette dernière solution.

J'achève ainsi un préambule peut-être un peu long mais qui me semblait nécessaire tant la question est complexe. J'aimerai maintenant développer mon discours. Il aura trois temps : 1. Quelques mots sur la mondialisation comme on l'entend habituellement ; 2. Une proposition de distinction entre mondialisations brutales, vouées à l'échec, et mondialisations plus douces, à l'avenir meilleur ; proposition qui appelle une extrapolation : la Science est universelle par nature, en témoignent les mondialisations techniques au succès indéniable ; 3. Déduction à partir de tout cela d'un nouvel élan vers l'universel que je propose.

1. Quelques mots donc, à propos de cette mondialisation principalement économique.

Davos ou Porto Allegre, ATTAC ou G20, interdiction des licenciements ou dénonciation des paradis fiscaux, drogue ou textile, OGM ou Bio, nous voilà entraînés dans un vaste mouvement qui touche nos modes de vie, de consommation, de production. On peut en louer les aspects positifs : réduction des distances, échanges culturels, économies d'échelles etc. On peut en dénoncer les aspects négatifs : délocalisations, capitalisme sauvage, exploitation des populations, détérioration de l'environnement, érosion culturelle etc.

Ce courant crée l'occasion de beaucoup de commentaires. On peut en lire d'excessifs, tant dans des livres dénonçant le libéralisme que dans ceux en vantant les mérites. J'ai pu découvrir un amusant manuel de l'altermondialiste expliquant ce qu'il faut prévoir avant une manifestation, ne pas avoir de répertoire pour protéger ses contacts, noter quelques numéros sur son bras et avoir un foulard.

Cela pose la question du recul que certains peuvent prendre sur tous ces événements. Je ne prétends pas en prendre beaucoup plus, je m'en remets seulement davantage à ceux qui, experts ou fins analystes, en ont pris suffisamment pour nous donner quelques pistes.

Dans cette affaire, le rôle du politique est, à mon sens, simplement de s'emparer des solutions qui paraissent les plus efficaces et de les porter avec tout le courage et la volonté dont il pourra faire preuve.

Une dernière péroraison pour amener mon court propos sur ce sujet :

Zygmunt Bauman, professeur émérite aux Universités de Varsovie et de Leeds, nous dit ceci : « *La mondialisation est inéluctable et irréversible. Nous vivons déjà dans un monde d'interconnexion et d'interdépendance à l'échelle de la planète.* »

Laissons l'inéluctable et l'irréversible à l'astrophysique et à notre propre disparition. Il nous faut donc nuancer le propos. Comme l'a très bien démontré Suzanne Berger, il ne s'agit pas de la première mais, en un sens, de la seconde mondialisation que nous connaissions en termes d'échanges économiques. Irréversible ? Elle n'est pas différente fondamentalement de la première, et cette dernière s'étant effondrée

dans le repli protectionniste et autoritaire des années 1930, on ne peut pas dire qu'elle soit irréversible. N'oublions jamais que nous avons appris que la civilisation était mortelle. Si elle l'est, tout l'est aussi je crois.

Je me contente de vous renvoyer aux nombreux auteurs qui ont établi ce parallèle, fort éclairant, et j'en viens immédiatement à un simple constat, suivi de quelques pistes.

Le constat est également bien connu. Sans aller jusqu'à dénoncer *Le capitalisme total* comme peut le faire Jean Peyrelevade, on peut constater, qu'en effet, la moyenne des revenus des pays du Nord est 37 fois supérieure à celle des 20 pays les plus pauvres. Nous sommes indéniablement confrontés à une mondialisation de firmes et de capitaux, où l'actionnaire domine le patron, où le patron doit chercher le moindre coût du travail, où les travailleurs sont mis en concurrence et où le politique, agissant à une échelle obsolète, ne peut plus vraiment intervenir... ou du moins le pense-t-il. Car les politiques se découragent devant des questions sur lesquelles ils n'ont apparemment plus aucune prise. François Mitterrand n'a-t-il pas dit qu'« *en matière de chômage, on a tout essayé* » ?

Un retour du politique est-il possible ? Je le crois, sans quoi je ne serai pas venu vous tenir un tel discours. Mais déjà, pourquoi parler de retour alors que, sans cesse, les organisations, les Etats, les ONG, se réunissent et délibèrent, parfois décident, et parfois même exécutent des décisions qui font, un peu, évoluer les choses ? C'est que nous ne parlons pas de la même chose. Je parle là du politique qui ne se résume pas à des gestionnaires, des cantiniers, s'entourant d'experts pour bricoler notre plomberie juridique et économique. Je parle du politique qui ne cherche ni efficacité, ni succès en soi. Je parle du politique qui se suffit à lui-même comme l'art, parce qu'il n'est là que pour faire d'individus des hommes, et que cela demande au moins des citoyens. Je parle du politique de l'esprit, de la vision, du symbole. Je vous parle du politique qui fait l'Histoire. Je vous parle d'esthétique. J'y reviendrai au terme de ce discours.

Alors cette mondialisation économique, dénoncée ou vantée, est-elle vouée à l'échec ? Je crois que par rapport aux conditions évoquées, on pourrait se risquer à dire oui. Si on ne veut pas qu'elle soit vouée à l'échec, cette mondialisation doit être mise en harmonie avec la réalité physique, donc l'environnement avant tout ; en harmonie avec ce que je crois être la réalité humaine, le sentiment de justice et la solidarité. Ce sont là les deux bouts d'une même raison. Qu'on s'en écarte, et nous courons à notre ruine.

Or, qu'en est-il ? Réalité physique ? Même les décisions les plus ambitieuses qui ont été prises pour s'attaquer aux causes du changement climatique sont très loin de se conformer aux lois intangibles de notre planète. Or, c'est là que nous avons le plus de certitudes car ces sciences-là sont assez exactes ! On peut tenter un bras de fer avec la nature, mais c'est comme un barrage de montagne. S'il se brise, le choc sera d'autant plus dur que nous aurons résisté. Réalité humaine ? On organise difficilement un rapport de concurrence, d'injustice et d'exploitation sans organiser dans le même temps le renversement de ce système. Marx y a vu une loi de l'Histoire, je n'y vois que du bon sens. Et là, je pense que nos démocraties ont appris quelles soupapes permettent d'avancer tout en détendant régulièrement cette pression : la démocratie sociale.

Si nous voulons éviter l'échec de cette mondialisation sur ce point, nous devons, nous, politiques, être capables de soutenir chaque fois que l'occasion se présente, les actions légitimes en faveur de la justice. L'idée m'est venue en découvrant l'histoire de l'usine de Brylance. Usine de textile aux Etats-Unis, dans laquelle les conditions de travail étaient terribles : un taux d'accidents du travail 18 fois supérieur à la moyenne nationale ! Il se trouve que cette usine était contrôlée par la multinationale française Pinault Printemps La Redoute. C'est le plus grand syndicat du textile, Unite, représentant près de 250 000 travailleurs aux Etats-Unis qui a mené un combat contre cette situation. Or, rapidement, ce combat a pris une envergure internationale. Les recherches menées par Unite ont mis à jour une situation déplorable dans de nombreux établissements du groupe PPR à travers le monde. Je ne détaille pas les méthodes employées, mais je tiens à souligner la justice d'un tel combat, dont le succès international me semble être une preuve.

Si l'on élargit ce cas particulier, on peut dire sans mal, que loin d'être une menace pour l'économie mondiale, le développement du syndicalisme à un niveau international constitue une partie de la solution. On peut dire la même chose de la presse, qui pourrait venir en appui à de tels mouvements si elle savait se coordonner.

Me dira-t-on que ce n'est pas du ressort du politique ? Allons, ne peut-on pas inciter nos syndicats à avoir une politique de relations serrées avec leurs homologues étrangers ? Ne peut-on pas, lorsqu'on apprend l'existence de criants abus, provoquer soi-même un mouvement de dénonciation ? Si la politique ne doit pas, pour incompétence présumée, se mettre au service de la justice, alors je ne vois pas ce que je suis venu vous dire ici.

On pourrait bien sûr détailler de nombreuses propositions pour améliorer la mondialisation actuelle. Il y a un excellent livre de Joseph Stiglitz qui traite de questions juridiques, économiques, démocratiques pour faire fonctionner la mondialisation. Rien que pour les Nations-Unies, nous avons de nombreuses propositions, telle que la réforme proposée par Robert Badinter. Je ne veux pas entrer dans pareils détails. D'autres le feront. Et comme je l'ai dit, notre rôle est de soutenir ceux qui ont trouvé la bonne solution, plutôt que de prétendre, nous, en être les auteurs pour récolter quelques lauriers.

Voilà qui termine notre propos sur la mondialisation. Pour parler des autres, j'avancerai une proposition, et à partir de celle-ci, une extrapolation.

2. Sont vouées à l'échec les mondialisations qui cherchent à s'imposer violemment. Ne sont pas, ou sont moins vouées à l'échec les mondialisations qui recherchent l'adhésion consentie.

Au fond, cette distinction n'est pas très originale. Elle se trouve dans l'opposition *imperium* et *auctoritas*. On peut la résumer en deux catégories : mondialisations d'un pouvoir politique et mondialisations d'une simple idée. Celles de la première catégorie pouvant parfois gagner en pérennité si elles parviennent à changer de substance pour rejoindre celles de la seconde, comme l'Empire romain, par exemple, a su le faire. Les secondes, de même, profitent parfois du support offert par les premières.

Les mondialisations de type politique ont pour le moment toutes échoué. C'est d'ailleurs de ce constat qu'est née la phrase « tout empire périra ».

Il s'agissait donc de tentatives historiques de mondialisation d'un pouvoir politique. Je dis tentative, mais on peut distinguer les mondialisations conscientes, correspondant à un projet préconçu et les mondialisations inconscientes, fruits d'une évolution dont personne n'avait pensé le plan. Toutes cependant, correspondent peu ou prou à une idée d'empire universel. Rappelons que la devise des Habsbourg était A.E.I.O.U. : Austriae Est Imperare Orbi Universo, soit l'Autriche doit gouverner l'univers. Ils n'étaient pas les seuls à penser de la sorte.

Sans chercher l'exhaustivité et en évitant délibérément une conférence historique hors de propos et même hors d'atteinte me concernant, citons rapidement : la constitution d'un véritable monde de l'Inde au croissant fertile au 2^e millénaire avant notre ère, interrompue par des invasions. L'Empire perse, qui développa autour de lui des relations commerciales réunissant les hommes de Gibraltar au Gange, mondialisation arrêtée par une nouvelle invasion, l'épopée hellénistique d'Alexandre le Grand.

Cette dernière nous donne d'ailleurs des éléments pour penser plus largement les mondialisations : brassage des populations, culture mondiale symbolisée par la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, commerce florissant – pensons aux Grecs installés en Inde qui vendaient des Bouddhas fabriqués au Japon ! -, nivellement des Etats en présence et enfin, innovations technique et scientifique.

La suite est connue : empires romain puis byzantin, unification de la Chine, grandes migrations, Empire carolingien et monde arabe, la chrétienté elle-même, les expéditions chinoises de Zheng He dont les immenses navires touchèrent les côtes d'Afrique. Il fut suivi immédiatement depuis l'autre rive par Vasco de Gama ouvrant les grandes découvertes. Commence alors la mondialisation de l'Europe ou, plus exactement, de l'esprit européen dont parlait Paul Valéry. Mondialisation erratique, faite de conflits et de divisions. Finissons par les plus terribles : le III^e Reich qui était une forme de tentative universelle, ou encore le socialisme. La Guerre Froide peut d'ailleurs être conçue comme l'antagonisme de deux universalismes, deux mondialisations.

Ces tentatives ont toutes échouées. Les quelques 200 Etats du Monde en sont la démonstration évidente. Pourquoi ?

Parce que, si une mondialisation est une tentative d'universalisation de certains schémas mentaux ou représentations, celle-ci ne peut être que vouée à l'échec si elle reste un idéal. Elle ne peut réussir si elle n'est qu'une idée conçue dans un certain esprit et reste totalement déconnectée des autres réalités, des conceptions différentes auxquelles elle sera inévitablement confrontée. Si mondialisation est universalité d'esprit, alors aucune coercition ne peut soutenir pareil projet. Ce n'est qu'affaire de conviction, que ce soit par une lente correspondance entre deux modes de pensée au départ différents, ou par une subjugation éventuellement plus rapide.

C'est pourquoi les mondialisations de simples idées, parce que plus douces, sont beaucoup plus certaines.

A titre d'exemple, je citerai simplement :

- **La mondialisation du droit romain**, dont les effets sont encore présents à travers le monde entier, qui subsiste donc malgré l'effondrement de l'empire.
- **La mondialisation de la pensée grecque**, dont l'ère est finalement aujourd'hui quasi-universelle et partant bien supérieure qu'à l'époque. Cette pensée a conquis celui qui avait triomphé par les armes. Elle est aujourd'hui présente dans toutes les universités du monde.
- **La mondialisation d'un très grand nombre de formes culturelles et artistiques**, dont beaucoup sont européennes car, qui peut le nier ?, ces mondialisations du second type sont parfois soutenues par des mondialisations du premier type. Cette mondialisation est présente sous de multiples formes, que ce soit par la musique, les lettres, la peinture ou l'architecture, et même plus récemment la tenue vestimentaire pour beaucoup d'élites du monde.

Ce sont là trois types de mondialisations qui, parce qu'elles passent par une transmission indolore d'un esprit à un autre, sauf à-coups particuliers, ne sont absolument pas vouées à l'échec. C'est strictement l'inverse d'une mondialisation par les armes seules, qui demande beaucoup d'imagination pour se concevoir éternelle, et qui, au vu de l'Histoire, semble bel et bien vouée à l'échec. Au passage, ces mondialisations n'ayant pas échoué à ce jour, nous pouvons déjà répondre à la question vue au regard du « tout empire périra » : en l'état actuel des choses, non, il ne semble pas que les mondialisations de ce type soient vouées à l'échec.

En extrapolant, on peut dire que si une idée répond aux conditions exposées en préambule, alors sa mondialisation est très loin d'être vouée à l'échec.

Or, l'archétype d'une telle idée, c'est la découverte scientifique. Discours induit du réel, théorisé ensuite et permettant alors de déduire de nouvelles avancées et ainsi de suite.

La science constitue donc la mondialisation par excellence en ce qu'elle s'impose à tous les intellects par la raison qui nous est commune, qu'elle se remet toujours en question et n'est donc pas dogmatique.

Nous devrions, pour démontrer cette hypothèse, constater que les mondialisations techniques, qui sont filles de la science, connaissent toujours des succès formidables. Comment définir leur échec ? Technique dépassée ou carrément disparue ?

Nous avons déjà les exemples les plus frappants, mondialisations spontanées de techniques évidentes : le feu, la roue. Nous avons ensuite les exemples de produits de consommation qui sont présents sur toute la planète.

Pour les mettre en regard de *la* mondialisation dont nous avons dit quelques mots, en droit international, ce sont les mondialisations techniques qui connaissent le succès le plus consommé. La première fut instituée par L'Union postale universelle, nommée ainsi en 1878 après quelques décennies de préparation. Elle fut suivie par d'autres institutions, que ce soit en matière d'aviation civile, de navigation, ou encore de propriété intellectuelle. Autant d'exemples d'un droit international effectif et respecté, ce qui va à l'encontre des lieux communs.

Ce succès s'explique aisément. La réalité physique est la même partout. Dès lors, tout ce qui s'y appuie pour apporter à l'homme de nombreuses facilités recevra aisément l'assentiment de tous. Alors oui, si l'on considère nos conditions de l'universalité, la science et les techniques constituent les mondialisations idéales, celles qui sont le moins vouées à l'échec. Mais nous devons cependant nous arrêter sur certaines limites. Science et techniques ne sont reçues que par les intellects qui ont été préparés à les recevoir. Cela demande un cheminement, qui dépasse parfois une génération. Cela demande aussi que ces intellects ne soient pas encombrés par des dogmes qui provoquent le rejet du progrès : souvent principes mystiques ou religieux.

Victor Hugo a dit du progrès qu'il est « *un pas collectif pour le genre humain* ». Tout le monde n'est pas toujours prêt à faire ce pas, et c'est là la limite à ce type de mondialisations. Peut-on alors proposer une mondialisation qui ne soit pas qu'une mondialisation technique, une mondialisation qui, politique, évite les travers qui ont conduit les tentatives précédentes à la ruine ?

3. Je le pense, avec trois affirmations pour une mondialisation républicaine.

Au fond, que l'on réponde oui ou que l'on réponde non à la question qui nous est posée, l'important réside entièrement dans ce qui suit : « et après ? »

Que l'on affirme que oui, et je répondrai : qu'est-ce que la vie sinon une chance d'oser ? Beaucoup opposeront que les cultures sont trop différentes, ils diront comme un de nos philosophes politiques, avoir connu des Français, des Anglais, des Allemands et des Russes, mais n'avoir jamais rencontré l'Homme abstrait. Pour moi, ces gens là se replient dans un relativisme aussi vain que désespérant. Comment, l'empathie envers son prochain n'est-elle pas universelle ? *ubi societas, ibi jus* dit-on, n'est-ce pas là le signe d'une constante des rapports humains ? Il n'est pas un homme qui n'ait besoin d'un autre homme. Telle est l'étoile polaire de l'humanité.

Que l'on affirme que non, et alors, a fortiori, osons, tentons, mais tentons une belle aventure, ingénieuse et bien pensée et juste, oui, juste avant tout. Car sur cette constante que je viens de rappeler, on peut construire beaucoup et pour tous les hommes.

Laissez moi en guise d'exorde, citer Georges Clemenceau. « *La France sera ce que les Français auront mérité.* » Je dirai moi, que l'humanité sera ce que les hommes auront mérité. Echec ou succès, toute la potentialité de mondialisation est là, dans ceux que nous voulons réunir. Une mondialisation est un appel à penser l'Humanité !

L'élan universel que je veux maintenant proposer au monde devra surmonter la terrible difficulté que représentent les obstacles humains rédhibitoires. Mais il devra, malgré cela, s'affirmer comme une invitation que nous faisons au monde. De la même manière que la liberté américaine, les principes de la Révolution ou l'Europe ont été proposés au monde. Les trois affirmations sur lesquels cet élan reposent ne sont donc sûrement pas partagées pour le moment. C'est le combat politique je propose, et c'est un noble combat.

Pour bien vous faire partager le sentiment qui anime ce combat, laissez moi revenir sur l'universalité, considérée comme le terme voulu d'une mondialisation.

Les Stoïciens voyaient la piété comme une juste opinion de l'univers. Ils appelaient droite raison, celle qui est conforme à la nature. Et pour vivre heureux avec l'univers duquel nous sommes sortis et auquel nous retournerons, ils proposaient l'assentiment à ce qui ne dépend pas de nous, et le courage pour ce qui dépend de nous.

Notre juste opinion de l'univers, c'est celle que nous ont donné plusieurs siècles de progrès scientifique. Un univers purement matériel, insensible. Un univers qui a produit un être, l'homme, doué de raison et de sensibilité pour une rencontre dont Camus a souligné l'absurde.

Notre droite raison, c'est celle qui ne cherche pas à s'opposer aux lois de l'univers, mais au contraire qui cherche à les découvrir, à mieux les comprendre pour mieux les utiliser.

Ce qui dépend de nous, dans cette relation, qu'il ne sert à rien de résumer à l'absurde, c'est de nous tenir face à l'univers et de lui opposer ce dont il est incapable : une œuvre d'art. Là encore, si nous la façonnons conformément à notre juste opinion de l'univers et selon une droite raison, nous pouvons prendre comme point de départ la nature profonde de l'être humain : un être sensible, qui ne peut vivre que par l'association, et qui par empathie découvre le sentiment de la justice, plutôt par opposition à l'injustice qu'il ressent vivement.

La condition de l'universalité, c'est cette harmonie entre la réalité qui nous est donnée et que nous pouvons saisir, et ce songe universaliste qui doit s'y appuyer pour s'élever vers la plus haute forme d'humanité.

C'est dans cet esprit que je propose trois affirmations d'une vision commune. Vision commune sur le monde. Visions commune sur l'homme qui lui fait face. Vision commune sur ce que nous voulons construire : une République universelle.

Vision commune sur le monde. Il s'agit en fait de généraliser ce que je viens de montrer quant à la science, mondialisation la moins contestable. Cette vision commune nous sera donnée par la science, sa diffusion, et le courage d'en tirer toutes les conclusions qui s'imposent.

Cela suppose de ne pas limiter la science à des technologies, des techniques, des brevets que nous pourrions partager. Il faut développer de façon récurrente dans un nombre toujours croissant d'intellects individuels la conscience de ce que la représentation scientifique du monde signifie réellement. Bien sûr, on me dira que tout le monde n'est pas, que tout le monde n'a pas à être ne serait-ce qu'un peu positiviste. Je suis d'accord. Mais, sérieusement, qui n'est pas choqué de voir qu'aux Etats-Unis se développent en ce

moment même des théories créationnistes liées aux extrémismes religieux ?

C'est un combat d'Humanité que d'avoir refusé l'ultimatum imposé à Galilée. Le XIX^e siècle est le point d'orgue de la lutte entre l'Eglise et la science. Entre une « prétendue vérité révélée » qui nécessite le dogme, le paradis et l'enfer, et une relative connaissance en perpétuel affinement qui n'a besoin que de la curiosité et du bon sens. Mais c'est une lutte qui n'est jamais achevée, parce que toujours reviennent les velléités ataviques de fanatiques possédés par les fictions absolues qu'ils veulent imposer.

Je refuse le scientisme et tous les excès d'un matérialisme brutal et extrême comme nous en avons connus. Mais je défends et je porte cette culture de l'investigation, du doute et de la découverte qui font la vraie culture d'une civilisation de progrès.

N'oublions pas ces mots de Henri Poincaré : « *Pour la lutte de la vie, il faut deux choses : des armes et du courage. La science nous a promis des armes : elle nous les a données. Si nous n'avons pas le courage de nous en servir, ce n'est pas elle qui fait faillite, c'est nous.* » Et pour développer ce courage, nous devons organiser la promotion de la découverte scientifique, de l'explication rationnelle du monde. Nous devons promouvoir cette acceptation hautaine de la loi qui s'impose, une loi qui, malgré l'éphémère de notre passage, ne nous enlèvera jamais cette fortune d'avoir été.

Pour généraliser cet esprit, que je considère comme le plus humaniste qui soit parce qu'il permet de placer l'Homme à une place bien supérieure à celle d'une simple créature, nous avons plusieurs outils. Outre une éventuelle renaissance République des lettres et des savants, nous pouvons organiser en Europe et au niveau mondial des agences de recherche, des fédérations d'Universités. C'est seulement si nous parvenons à développer cette commune vision sur le monde que nous établirons le calme nécessaire à des relations sereines entre des cultures différentes. C'est dans cette atmosphère apaisée que pourra se développer de même une commune vision de l'homme.

C'est l'affirmation que l'homme doit admettre ceci : **il faut vivre avec nos semblables**. Bien sûr, il y a toujours des intérêts qui viennent atténuer notre altruisme. Pourtant, je veux croire que nous avons ce choix, ce seul choix : nous dépenser pour nous-mêmes, ou nous dépenser pour nos prochains. Pour ceux qui comme moi n'ont rien à espérer de ce choix, ni dans ce monde, ni dans un autre auquel nous ne croyons pas, c'est là que réside, seul, le véritable désintéressement. Et il n'est pas de raison de s'enorgueillir de cela, car l'antique Inde bouddhiste nous a ouvert la voie de cette sagesse. Et elle fut suivie par la plupart des religions qui toutes, à de rares exceptions, ont tenu pour un devoir le souci de son prochain. C'est cette vision à la fois réaliste et humble de la diversité de l'Humanité qui peut seule compléter notre commune vision du monde. C'est cette volonté de considérer tous les hommes comme égaux, quelque soit l'écart qui peut les séparer de cet esprit. C'est refuser toute idée de supériorité. Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra se conformer à notre condition d'adéquation à la réalité humaine, car on ne peut pas construire un monde solidaire entre hommes libres si on n'élimine pas toute ambiguïté de ce genre.

C'est forts de ces deux affirmations que nous pourrions proposer la troisième : **l'affirmation qu'une mondialisation républicaine est seule réalisable. C'est l'affirmation d'un monde libre, juste et solidaire.**

L'art de la politique c'est d'utiliser, pour son programme, au bon moment, des causes plus ou moins fortuites dépassant l'individu ainsi que l'opinion qu'elles suscitent, et non d'adapter le programme à ces causes et à cette opinion. Ce programme, cette route dont nous devons ne pas dévier, le voici : la République universelle !

Et il suffit pour cela de principes simples. Dans les relations entre Etats, la République, c'est-à-dire la primauté du droit sur la force. Lorsqu'il y a rapport de forces, la République, c'est-à-dire la Justice. Dans les relations commerciales, le droit et la justice là encore. Dans la division du travail, la République, c'est-à-dire la défense du droit de coalition. Dans le co-développement, la République, c'est-à-dire la promotion du travail associé. Dans l'immigration, et l'attitude actuelle de l'Europe m'oblige à insister : la République ! c'est-à-dire l'humanité d'abord !

Qu'on ne s'y méprenne pas, c'est une République que nous pouvons avoir en commun avec nos amis britanniques. Ils ont même été des acteurs de choix dans sa renaissance en Europe. Le courant républicain n'est pas d'aujourd'hui, de Cicéron à Machiavel, de Locke à Bentham, il est bien plus d'éthique individuelle que de pratiques institutionnelles. Ce qu'il demande à l'homme, il l'exigera des institutions. Les libertés indispensables au débat, à la vie privée comme publique. Le droit, auquel tous, y compris l'Etat, doivent être soumis et de manière égale. La justice et la solidarité, car, nous disait Léon Bourgeois, « *il y a entre chacun des individus et tous les autres un lien nécessaire de solidarité* ». C'est ce lien que nous devons introduire dans le plus grand nombre possible d'intellects individuels. C'est ce lien que nous devons considérer comme principe directeur des institutions mondiales. C'est ce lien que nous voulons adopter comme doctrine.

Bien sûr, cela demande de vivre au-delà de nous-mêmes ! Ce n'est pas une utopie clef en main qui devra changer le monde en une heure. Cela demande de nous engager dans une œuvre dont, probablement, nous ne verrons pas le terme, ni même nos enfants après nous. Mais quoi, soyons, comme Clemenceau, *« l'artisan modeste des cathédrales qui apporte une pierre obscurément à l'ensemble de l'œuvre et ne verra jamais le monument qu'il élève. J'ai l'air de rabaisser mon rôle : dans ma pensée je le grandis, car vos palais de féeries s'évanouiront en brouillards au contact des réalités, tandis qu'un jour la grande cathédrale républicaine lancera sa flèche dans les cieux. »*

Ce n'est pas une utopie que je propose. C'est une posture que je vous demande d'adopter après moi, parce qu'on ne décrète pas un homme nouveau ou un monde meilleur. On le change lentement, avec effort, chaque fois qu'un homme qui en fait partie s'approche un peu plus de notre idéal. Vouloir instaurer le gouvernement mondial, vouloir établir la paix mondiale, vouloir décréter la collaboration de tous au bien commun, voilà l'utopie ! Point de pareil manifeste dans ce que je vous propose. Simplement une volonté qui en invite d'autres à s'accrocher à quelques principes seulement, mais à s'y tenir fermement.

Emile Beaufort